

Don DeLillo : « Je suis prêt à disparaître »

Propos recueillis par Florence Noiville, [Le Monde](#), le 30 août 2017

Rencontré à Manhattan, l'écrivain parle de « ses histoires » et, thème central de « Zero K », de la vie avec ou sans la mort.



L'écrivain américain Don DeLillo, en 2010.

NICOLAS GUERIN/CONTOUR BY GETTY IMAGES

A 81 ans, le géant des lettres américaines nous a reçue cet été chez son agent, dans l'Upper East Side, à Manhattan. Détendu, vêtu d'un jean et d'une veste verte comme celle qu'on enfille pour aller à la chasse, il a terminé l'interview en chantant du Bob Dylan. Rencontre avec l'un des écrivains les plus admirés des États-Unis à l'occasion de la sortie de *Zero K*.

Depuis des années, des lieux communs, toujours les mêmes, circulent à votre propos. On dit, par exemple, que vous détestez les interviews.

J'en donne peu, mais je suis là et vous aussi, n'est-ce pas ? Non, ce que je déteste de plus en plus, c'est me voir. Être confronté à ma propre image. C'est pourquoi je ne veux ni enregistrement, ni photo, ni vidéo.

Pour quelle raison ?

Je suis comme les Hopi, ces Indiens de l'Arizona dont le nom signifie « êtres paisibles », et qui croient qu'une photo capture votre âme ou vous la vole. Disons que c'est l'explication que je donne, en général...

Un autre lieu commun, attaché à votre œuvre cette fois, est sa dimension prophétique. Vous auriez tout prévu, depuis la destruction du World Trade Center dans « Joueurs » (1977 ; Actes Sud, son éditeur français, 1993) jusqu'à la crise financière de 2008 dans « Cosmopolis ».

Il faut arrêter avec ça. Ce mot – « prophétique » –, je ne l'accepte pas. Mon œuvre n'a rien de visionnaire. Disons que les situations que je décris finissent parfois par se produire. Tenez, ce matin même, par exemple, en venant à notre rendez-vous, j'ai lu dans le *New York Times* l'histoire d'une femme qui a découvert qu'un inconnu total, un étrange intrus, vivait dans son grenier à son insu. C'est exactement l'histoire de *Body Art* ! Tout ça pour dire que c'est le réel qui s'amuse à se couler dans mes histoires. Les artistes sentent avant les autres. C'est à ça que sert le roman. A sentir et à pressentir.

Comment naissent vos romans ?

Toujours de la même façon. Au départ, une image surgit, vive, précise. Pour *Cosmopolis*, je voyais une limousine blanche en trois dimensions. J'ai tout de suite compris qu'elle serait au cœur du livre. Pour *Zero K*, une série de gratte-ciel isolés dans une partie du monde extrêmement lointaine. Je me disais : qui peut venir habiter là ? Pour quoi

faire ? Vous me direz que, dans le roman, ces bâtiments ont fini sous la surface du sol. Enterrés. Mais c'est la même chose. Mon boulot, c'était d'inventer ce qui allait autour. C'est toujours comme ça que ça marche. L'intuition et la vision. On dit que mes romans sont conceptuels. En réalité, il faut que je voie une femme debout devant moi et qu'elle ait un nom pour en faire un personnage.

Vous dites : « C'est comme ça que ça marche. » Ça a toujours été comme ça ?

Ça s'est développé avec le temps. Dans les années 1970, j'ai découvert que je pouvais devenir écrivain. J'avais une énorme quantité d'énergie à déverser dans l'écriture. Puis j'ai ralenti le rythme. Au début des années 1980, je me suis mis à faire plus attention aux phrases, aux mots, à la forme des lettres. A l'aspect visuel des signes sur la page...

Le déclic a eu lieu en Grèce. Avec les inscriptions sur les temples, les colonnes. C'est alors que j'ai écrit *Les Noms* qui, à bien des égards, marque un tournant dans mon œuvre. Pourquoi la Grèce ? Simplement parce qu'on y avait offert un travail à ma femme et que je l'ai suivie. Mais ces impressions visuelles des mots sur la pierre ne m'ont plus quitté. Chaque phrase est une image. L'image d'une phrase. C'est pourquoi je travaille avec du papier et une vieille machine à écrire pour visualiser la structure de mon texte. Son dessin.

Dans *Zero K*, il y a une phrase de dix-neuf mots, presque tous d'une syllabe : « *Sky pale and bare, day fading in the west, if it was the west, if it was the sky* » [« Ciel pâle, nu, jour déclinant à l'ouest, si c'était l'ouest, si c'était le ciel »]. Ne me demandez pas d'où ça vient. De nulle part. Ce sont des combinaisons de mots qui s'imposent à moi. C'est mystérieux, mais ça procure des joies plus grandes que les satisfactions habituelles de l'écrivain. Parce que c'est mystérieux.

Et le choix du thème, le transhumanisme ?

C'est le joueur de base-ball Ted Williams [1919-2002], la légende des Red Sox de Boston, qui m'en a donné l'idée. J'avais lu dans la presse que ses enfants avaient, à sa mort, dépensé 100 000 dollars pour le faire cryogéniser. Sa dépouille a été envoyée dans un laboratoire de cryogénéisation de l'Arizona. Là, on lui a coupé la tête – cela se fait, paraît-il, de séparer la tête du corps – et on l'a congelée en attendant qu'un jour, peut-être, des scientifiques la ramènent à la vie.

Mais, en ce qui me concerne, *Zero K* va plus loin. Mes personnages, Artis et Ross, arrivent au laboratoire avant leur mort. Il y a là quelque chose de plus radical. Artis sait qu'elle est condamnée par la maladie, mais Ross, lui, est en parfaite santé. Il fait partie de ces « *volontaires de la chambre froide* ». Ceux qui ont choisi de renoncer au reste de leur vie pour accéder à ce que j'appelle « *un niveau radical de renouvellement de soi* ».

Mais ce niveau, on ne le voit pas. Le roman s'arrête avant. Pourquoi ?

Il y a cette scène où Artis est dans la nacelle. Essayant de comprendre ce qui lui est arrivé. Elle se dit qu'« *elle est le résidu, tout ce qui reste d'une identité* ». Elle se demande si « *elle est qui elle était* » ou si elle est « *seulement des mots* »... Après avoir rédigé ce passage, j'ai eu le sentiment que c'était fini. Que le roman formait un tout. Il ne fallait pas aller plus loin.

Il y a aussi la scène du vieux sage dans le jardin – un havre de paix dans cette étendue désertique – à qui vous faites dire : « Ne voyez-vous pas ces choses (...). Les périls et les avertissements ? Quelque chose se prépare, quelle que soit la confiance que vous mettez dans votre technologie portable. Toutes les commandes vocales et les hyperconnexions qui vous permettent de vous dématérialiser. » Est-ce là une mise en garde venant de vous ?

Pas du tout. Dans la vraie vie, je suis un parfait optimiste. Et je suis prêt à disparaître. Regardez, ma voix est déjà en train de s'éteindre. [Il dit cela en se raclant la gorge.] « *I'm ready for to fade* », comme dit la chanson. [Don DeLillo se met à chanter *Mr Tambourine Man*, de Bob Dylan, 1965.] « *Hey ! Mr. Tambourine Man, play a song for me/ I'm not sleepy and there is no place I'm going to. (...) / I'm ready to go anywhere, I'm ready for to fade (...)* » [« Hé ! M. Tambourin, joue-moi une chanson/ Je n'ai pas sommeil et n'ai nulle part où aller. (...) / Je suis prêt à aller n'importe où, prêt à disparaître »].

Votre livre est pourtant rempli d'interrogations sur la vie sans la mort. Pourriez-vous être tenté par la cryogénéisation ?

Seulement si j'étais seul dans l'existence. Si je n'avais rien. Alors, effectivement, je pourrais être tenté. Mais c'est une question que je ne me suis pas posée, voyez-vous. Même pas pendant la rédaction du livre. En tout cas, pas consciemment. L'histoire pour moi est toujours restée une fiction.

Imaginons pourtant que la réalité imite la fiction une nouvelle fois. Comment vous verriez-vous à l'issue de ce voyage vers la renaissance ?

Voyons... Je serais dans ma petite chambre et j'écrirais. J'écrirais avec le chaos du monde autour de moi.

Florence Noiville